

240

Deposé

15

2929

Conservatoire de la Ville de Sorèze

RELIGIONE

SCIENTIIS

ARMIS

ES

SORÈZIENS



DU SIÈCLE

1800-1900



270
102

Lin 15
75



LES SORÉZIENS DU SIÈCLE

6443

Fol. Ln¹⁵

75

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES

POUR FACILITER LES RECHERCHES DANS CET OUVRAGE

Tous les noms des Soréziens sont écrits en caractères gras ; ils sont suivis des prénoms.

Le nom de lieu et la date qui les accompagnent immédiatement sont les noms de lieu et la date de la naissance de l'élève.

Le nom de lieu à la suite, précédé d'un A, est celui du domicile à l'époque de l'entrée à l'École ou le dernier domicile connu.

Les deux chiffres en caractères gras placés à la fin de chaque note biographique sont les dates d'entrée et de sortie de l'École.

A la fin du volume se trouvent reportées les additions ou corrections qui nous ont été communiquées en cours d'impression.

Pour ces additions et corrections, il convient de se souvenir que la lettre P. et le chiffre arabe dont elle s'accompagne désignent la page où se trouve le nom dont la biographie a été modifiée. Les additions totales sont imprimées dans le caractère général de l'ouvrage ; les modifications sont imprimées en caractères italiques précédés de sous-entendant le texte de l'article biographique en page dans le volume.

Cet ouvrage a été composé avec la collaboration de :

MM. HYACINTHE CARRÈRE, archiviste honoraire ;

HENRI SERRÉS DE GAUZY, ancien magistrat ;

JULES DE LAHONDÈS, mainteneur des Jeux Floraux ;

MARCEL SÉMÉZIES, homme de lettres ;

FRANÇOIS TRESSERRE, mainteneur des Jeux Floraux ;

tous anciens élèves.

L'illustration est due à la collaboration artistique de M^{lle} DE SÉVERAC, élève et fille de notre camarade G. DE SÉVERAC, artiste peintre ; de M. DUOLÉ, professeur de dessin à l'École, avec le concours de M. CHARLES PONSONAILHE, critique d'art, à Paris, ancien élève.

Sous la direction du R. P. RAYNAL, prieur de l'École.

Imprimé par M. PAUL-ÉDOUARD PRIVAT, ancien élève.

Les noms et dates, ainsi que les notices qui n'ont pas de signature, doivent être attribués aux recherches de M. Hyacinthe Carrère, dont le travail intelligent et obstiné nous a permis de dresser cette immense nomenclature.

Les notices signées sont désignées par les initiales, comme il suit :

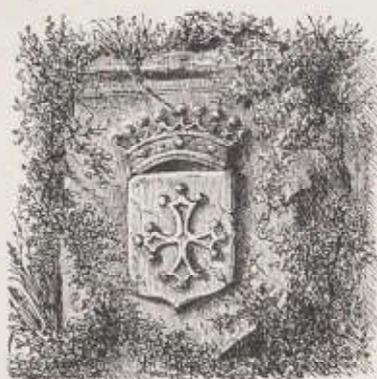
Père Raynal.	[P. R.]	Marcel Sémézies.	[M. S.]
Hyacinthe Carrère.	[H. C.]	François Tresserre.	[F. T.]
Serres de Gauzy.	[S. de G.]	Jules de Lahondès.	[J. de L.]

Si les notices sont le fruit de deux collaborations, les doubles initiales l'indiquent.

Les
Soréziens
du Siècle



1800-1900

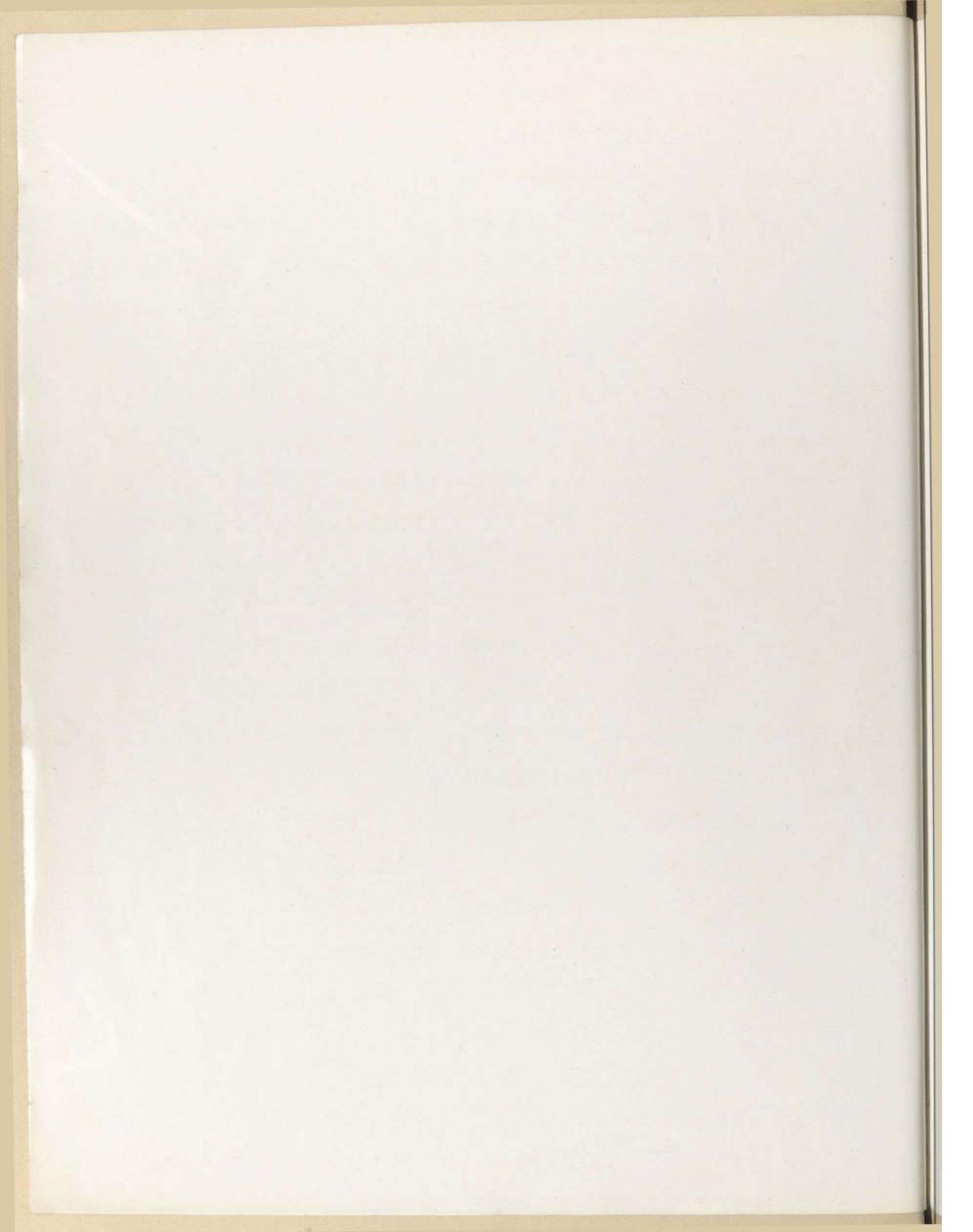


TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

—
1902



NOTE DU COMITÉ DE RÉDACTION

En vous présentant ce livre, le Comité de rédaction n'a pas la prétention de vous offrir un ouvrage parfait : il s'est déjà rendu compte des lacunes qu'il contient ; mais il convient d'établir à ce sujet la part des responsabilités, qui ne sauraient toutes incomber au groupe de Soréziens qui a dirigé cet important travail. Si bien des noms se montrent sans autre apparat qu'une date de naissance ou le millésime de l'entrée à l'École, c'est que les feuilles de renseignements que nous avons adressées à nos Camarades, aux correspondants de l'Association Sorézienne, aux familles des Anciens, nous ont été retournées le plus souvent en blanc. Aussi que le critique, toujours dispos, se réserve et se dise avant toute condamnation : « S'il manque ici une note biographique plus étendue, n'est-ce pas peut-être mon indifférence devant l'œuvre collective qui est la première coupable ? » Quoi qu'il en soit, avec ses imperfections et ses lacunes, le Livre des Soréziens n'en reste pas moins une œuvre de camaraderie, de commémoration et de gloire sorézienne, destinée à rapprocher une fois encore, sous le symbole des feuilles d'un même volume, les plus illustres et les plus humbles fils de notre chère École.

TABLE

DES PLANCHES HORS TEXTE ET DES PORTRAITS

CONTENUS DANS LE VOLUME

Planches hors texte.

	Pages.
Costumes de l'École.	xvii
Maréchal DE BELLE-ISLE.	37
DOM DESPAUX.	177
Bataille de Magenta. — Mort du général ESPINASSE.	219
Général VERNHET DE LAUMIÈRE.	551
Le P. LACORDAIRE.	593
Fac-similé de <i>La Sorèzienne</i> écrit de la main du P. Lacordaire.	605

Portraits imprimés dans le texte.

François ANDRÉOSSY.	9	Marius-Auguste-Hyacinthe DOUZANS.	203
Auguste ANTELME-CÉLICOURT.	14	M ^{re} DE SÉGUIN DES HONS.	293
Étienne ARAGO (en garde national).	16	HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN, généralissime de la Vendée.	332
Baron BARRIS.	50	Comte DE LAS CASES.	336
Frédéric BASTIAT.	54	Jean-Pierre-Hippolyte-Aristide LIEUSSOU.	353
Jean-Baptiste-Timothée BAUMES.	57	Général Marcellin MABOT.	368
Simon BOLIVAR.	81	Amiral DE PEYTES DE MONTCARRIER.	400
Baron CACHIN.	104	Nehar PACHA.	415
Général CAFFARELLI DU FALGA.	106	Général Jules-Antoine PAULIN.	427
Général comte DE CAFFARELLI.	109	Amiral DE SAIZIEU.	498
M ^{re} CAFFARELLI.	111	HENRI SERRES DE GAUZY.	511
Louis-André-Sainte-Catherine CHAMBRELENT. ...	144	Gilbert DE SÉVERAC.	514
Adrien CLOS, maire de Sorèze.	161	Amiral LE TRAVERSAY.	537
Général-Maurice-Hughes DESTREM.	197		

L'École de Sorèze, d'après une ancienne estampe, en tête de l'Introduction.





L'École de Sorèze, d'après une ancienne estampe.

L'ÉCOLE¹

SON aspect est trop profondément gravé dans le souvenir du Sorézien pour qu'il soit nécessaire d'en dépeindre la situation merveilleuse au pied de la *Montagne Noire*, et sa vaste étendue.

D'après une tradition appuyée sur les plus sérieux témoignages, l'abbaye de Sorèze fut fondée sous Pépin le Bref, en 759. Elle fut primitivement une de ces colonies religieuses et agricoles établies, avec tant de discernement, par les enfants de saint Benoît, au sein des plus beaux vallons de la France.

Ce ne fut qu'en 1682, le 12 octobre, que la maison d'éducation proprement dite fut inaugurée par les soins intelligents et actifs d'un religieux qui peut, à bon droit,

1. L'École a vécu sous sept régimes ou directions : Les Bénédictins jusqu'en 1791 ; Les Ferlus et de Bernard, 1791-1840 ; Gratacap, 1840-1848 ; — Bareille, 1848-1854 ; — Lacordaire, 1854-1861 ; — Mourey, 1861-1875 ; — Dominicains enseignants, 1875-1904

être considéré et vénéré comme le premier fondateur de l'École : Dom Jacques Hody. Dès lors, elle prit un rang d'honneur à côté des grands collèges laïques dirigés par des religieux savants : Juilly, Tournon, Pont-Levoy, La Flèche, Brienne.

Le *Séminaire*, comme on disait alors, eut un tel succès que les nouveaux locaux devinrent insuffisants.

Le bénédictin Dom Victor Fougeras, savant d'une vaste et solide érudition, fut l'homme choisi par la Providence pour donner, en 1757, la dernière forme à une institution dont la renommée devait s'étendre dans toutes les parties du monde civilisé.

L'illustre Dom Despaux succéda à Dom Fougeras. Grâce à lui, Louis XVI donna à Sorèze le titre d'École royale militaire.

Favorisée par la protection libérale des États de Languedoc, l'École atteignit en peu d'années à l'apogée de sa gloire. En même temps que la noblesse de la province y envoyait ses enfants pour s'y former à l'honneur et à la science, grandissait à leurs côtés la jeunesse du Tiers-État, lequel, en Languedoc et dès avant 1789, ne se distinguait qu'à peine, comme l'a remarqué Augustin Thierry, du commun de la noblesse avec laquelle il vivait familièrement.

Ce premier âge de l'École fut une époque brillante. Ses exercices annuels étaient des fêtes élégantes et populaires, où l'on accourait depuis Toulouse jusqu'à Montpellier. Nul voyageur de distinction ne passait par nos contrées sans aller faire sa visite à Sorèze. L'empereur Joseph II et le comte de Provence, depuis le roi Louis XVIII, peuvent être nommés parmi les plus illustres visiteurs.

Louis XVI fondait à Sorèze cinquante bourses gratuites pour l'éducation de cinquante jeunes gentilshommes sans fortune, ce qui, dans les idées du temps, passait pour une mesure libérale. C'est alors que, dans les murs du même Collège, se formaient en même temps, ignorants de leurs futures destinées, Henri de la Rochejacquelein, Andréossy, Caffarelli, Déjean, que des drapeaux opposés, quoique simultanément glorieux, devaient séparer un jour, et qui ne se distinguaient alors que par la pacifique différence du *collet bleu* et du *collet rouge*.

Cependant l'ouragan de 1789 se lève et appelle l'horrible tempête de 1793. Dom Despaux refuse le serment devant les commissaires *Foulquier* et *Larroque-Labécède*, le 24 juillet 1791, et se démet de la direction de l'École, honoré des regrets des représentants du pouvoir oppresseur¹.

1. Archives municipales, *Procès-verbal*.

C'était l'époque où les académies furent fermées aussi bien que les églises; c'était le temps où Sainte-Geneviève fut appelée le Panthéon, et où la Raison succéda à la Religion. Un bénédictin des anciens âges eût été tout à fait incompatible avec de telles occurrences. Dom Ferlus se trouvait un de ces moines philosophes, comme il y en eut vers la fin du dix-huitième siècle. Moyennant des concessions aux exigences du temps, il resta intrépidement à son poste durant cette ère de vertige et de barbarie, et tint l'École ouverte comme une oasis au milieu du désert. Certes, au point de vue chrétien, on peut juger le bénédictin avec quelque sévérité, quoique sa vie fût irréprochable; mais il est juste pourtant de reconnaître son héroïque dévouement à la culture des lettres et à l'éducation de la jeunesse. Ce poste périlleux n'était pas gardé pour l'amour du lucre ni pour une vaine gloire. A cette même époque où les lois draconiennes interdisaient les relations les plus indispensables avec tous les peuples civilisés auxquels la Convention avait déclaré la guerre, la jeune République américaine comprise, Dom Ferlus garda gratuitement, durant plusieurs années que sévit la guerre générale, les nombreux élèves que lui avaient confiés les colonies.

Au péril de l'ère révolutionnaire, succédèrent pour Sorèze les dangers de la jalousie universitaire. Cette simple école libre, qui se permettait de cumuler obstinément, en dehors des cercles symétriques de l'Université naissante, les splendeurs de la popularité avec l'originalité de l'indépendance, troublait les visées de l'universel nivellement des esprits.

En l'absence de l'Empereur, emporté bien loin par le tourbillon de la guerre, une conspiration s'ourdissait pour substituer au pouvoir paternel des frères Ferlus, maîtres de pension, régnaient et gouvernaient à Sorèze, l'autorité officielle et réglementaire de l'Université impériale, en décorant l'École de Sorèze du titre de Lycée, et l'un des Messieurs Ferlus du manteau de proviseur. Heureusement, le complot fut éventé : bon nombre de généraux que entouraient l'Empereur sur les champs de bataille étaient des élèves de Sorèze; ils plaidèrent avec chaleur et firent triompher la cause de leur École bien-aimée. Un décret, daté de Moscou, reconnut et sanctionna l'existence indépendante de Sorèze et, comme l'a dit avec son éloquence ordinaire le P. Lacordaire, « devant un coup de foudre parti de si loin, l'Université dut cette fois abaisser les faisceaux de ses licteurs ».

Vint la Restauration et, à sa suite, ce que l'esprit de parti appelle assez improprement la réaction religieuse, réaction, en tout cas, bien plus politique que religieuse. On se souvint alors que MM. Ferlus avaient tenu l'École ouverte durant les

mauvais jours de la Révolution, et ce fut pour leur en faire un crime. Alors, comme toujours, avec des prétextes différents, il s'agissait d'abolir l'existence indépendante de l'École pour la placer sous le joug du niveau universitaire.

Mais M. Ferlus, fort cette fois des institutions libres dont la France était en possession par la Charte, trouva pour défenseurs d'anciens élèves de Sorèze aux tribunes des deux Chambres et dans la presse. Résistant avec fermeté aux séductions aussi bien qu'aux menaces, il refusa nettement d'aliéner la vieille liberté de sa glorieuse École pour des hochets de soie et d'hermine, et l'École de Sorèze, restant ce qu'elle était, put passer, à la suite d'une négociation bien conduite, sous la direction honorable de M. de Bernard.

Telle est la série des vicissitudes à travers lesquelles l'École de Sorèze a vu s'écouler son premier siècle, en distribuant à la jeunesse, non seulement du Languedoc, mais de la France, et même de l'Europe et des colonies, le double bienfait de l'éducation et de l'instruction. Sa fécondité en avait fait la mère des grands hommes.

Mais son second siècle était menacé d'une éclipse. Elle semblait, malgré le talent et le dévouement des continuateurs, pencher vers le déclin, lorsque, par une faveur providentielle, elle se vit adoptée par le P. Lacordaire.

Les conséquences de cette adoption furent aussitôt faciles à prévoir : une ère nouvelle d'éclat et de prospérité s'ouvrait pour l'École de Sorèze. Le grand orateur de Notre-Dame, devenu *maître d'école*, comme il aimait à s'appeler, apportait à sa mission nouvelle son grand esprit religieux et son noble et inviolable caractère. Pratiquer par un exemple personnel la liberté de l'enseignement, après l'avoir revendiquée avec tant d'éclat dans toutes les lices ouvertes aux luttes de la foi et de la conscience : telle est la raison motivée de l'adoption de l'École de Sorèze; recueillir tout ce qu'il y a de grand et d'impérissable dans le passé historique de la France, dans ses mœurs, dans sa littérature, afin de l'allier avec un tact exquis et une profonde habileté à l'esprit des générations nouvelles et aux inévitables nécessités de l'avenir : tel est le programme qui ressort naturellement des harangues du P. Lacordaire, de ses appels fréquents à nos ancêtres de la religion catholique, de l'histoire française, de la littérature nationale.

Le P. Lacordaire eut à cœur de célébrer le centième anniversaire de la fondation de l'École par Dom Fougeras, le 12 août 1857, devant l'archevêque d'Albi, M^r de Jerphanion, l'évêque de Carcassonne, M^r de La Bouillerie, son ami, et tout ce que la contrée offrait de plus distingué par le rang social et le talent. Il salua,

dans un magnifique langage, le vainqueur de Malakoff, le maréchal Pélissier, présent à la fête, qu'il félicita d'avoir « donné à la victoire le dernier commandement qu'elle eût reçu de la France ».

En deux splendides harangues, il célébra le passé, le présent et l'avenir de Sorèze, en rapprochant les deux siècles contemporains dont les anneaux faits par les ans devaient s'attirer graduellement vers le but assigné par la Providence aux destinées progressives de l'humanité. L'orateur planait au-dessus de l'assemblée frémissante d'enthousiasme, contemplant avec sérénité les résultats nécessaires de cet enchaînement mystérieux, et mêlant aux grandeurs du passé les promesses déjà vivantes de l'avenir. Entre les deux siècles, l'un qui venait de se coucher dans un horizon doré de gloire, l'autre qui se levait souriant comme une aurore, historien et prophète, il éleva un obélisque à qui il ordonna de chanter le passé et de prédire l'avenir :

STA MOLES ET LOQUERE.

Ce que le P. Lacordaire a fait à Sorèze est gravé en traits profonds, ineffaçables, dans l'âme de ceux que son âme approcha. Il a façonné toute une génération d'après ce programme qui demeura un chef-d'œuvre dans l'art divin d'enseigner.

« La *religion* tient à l'École le premier rang, parce qu'elle est la science de Dieu, de l'âme et des destinées, la plus grande lumière de l'homme, sa force décisive contre les passions des sens et de l'esprit, enfin le seul instrument de sa félicité.

« Les *lettres* viennent après; elles sont, avec le christianisme, le principe de toute civilisation. L'intelligence qui les ignore demeure à l'état inculte, le peuple qui les méprise, à l'état de barbarie. Si elles n'apprennent pas à tous, même à ceux qui les aiment, le secret de bien dire, du moins elles les rendent sensibles au charme du beau dans la parole vivante et dans la parole écrite; elles leur inspirent le goût qui jouit des œuvres de la pensée, et fait de l'intelligence un trésor de pures et intimes satisfactions.

« Les *sciences* appelées physiques viennent en troisième lieu; elles ont trait à la matière, et si leur résultat indirect n'est pas inutile au développement de l'ordre moral et religieux, leur effet le plus immédiat comme le plus constant est d'ouvrir au monde les sources du bien-être.

« Au-dessus des sciences physiques par un côté, celui du beau, au-dessous d'elles par un autre, celui de la vérité, se placent les arts de l'esprit, tels que la musique, le dessin, la peinture. Une éducation complète ne saurait les négliger.

« Outre qu'ils achèvent la formation du goût, ils sont le principe de jouissances plus pures que celles du corps, et celui qui n'atteint pas jusqu'aux saintes voluptés des lettres peut trouver dans les arts une consolation toujours divine.

« Enfin, les arts du corps, tels que l'équitation, la gymnastique, le maniement des armes et l'escrime, ne sont pas indifférents au succès d'une éducation qui ne veut rien omettre de ce qui convient à l'homme pour ne rien perdre de lui-même...

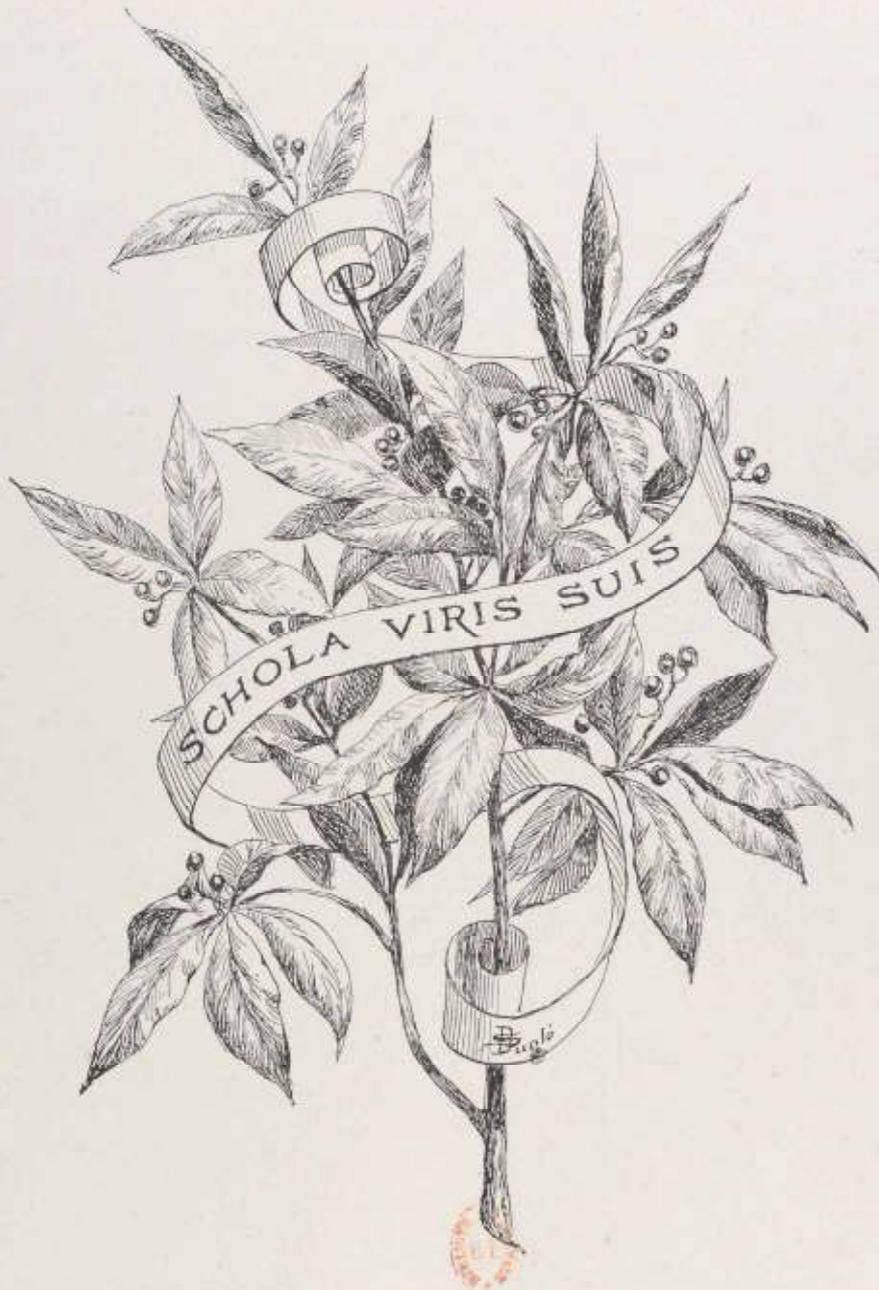
« Sorèze, dans la vaste ordonnance de sa discipline, a pourvu à la distribution de tous ces éléments. Ce n'est ni un cloître voué à l'enseignement exclusif du grec et du latin, ni une caserne dédiée aux sciences physiques comme au seul moyen libéral et progressif de culture, ni une académie d'agrément propre à former de jeunes héritiers aux honneurs et aux plaisirs des salons : c'est une école où la religion, les lettres, les sciences, les arts, c'est-à-dire le divin, le vrai, le réel, le beau et l'aimable, se partagent les heures d'un jeune homme et se disputent son cœur, afin de jeter en lui les fondements si difficiles et si complexes d'une vie. »

C'est à la réalisation de ces vues élevées que le P. Lacordaire consacra les sept dernières années de sa trop courte carrière.

Ses fils continuent son œuvre avec son esprit et ses traditions dont il a pénétré l'École comme un baume d'immortalité. Ils conservent précieusement son cabinet de travail, ainsi que l'humble cellule où il a rendu sa belle âme à Dieu.

Mais la relique la plus précieuse est le tombeau de ce grand homme, qui fut aussi un grand saint. Il se trouve dans le chœur de la chapelle des élèves, trop caché au gré de ses admirateurs et de ses enfants, et c'est là que maîtres et disciples puisent aujourd'hui leurs inspirations et leurs énergies pour les besoins présents et à venir.







Costumes de l'École de Sorèze durant ce siècle.



1806

1840

Restauration

Empire

Cadets